

« Pour ce film, j'ai vidé mon réservoir émotionnel »

A l'affiche de « L'attachement », drame subtil, poignant et bien vivant de Carine Tardieu, Pio Marmaï sort de sa zone de confort pour incarner un homme pétri de chagrin à la mort de sa femme. En s'abandonnant à ce rôle, il nous a bouleversée.

ENTRETIEN

FABIENCE BRADFER
ENVOYÉE SPÉCIALE À PARIS

Pio Marmaï s'inquiète de savoir si cela nous dérange s'il vapote. La quarantaine lui va bien même s'il l'avoue, ça lui a fait un coup. C'était l'été dernier. On se souvient de ses premières apparitions à l'écran fin des années 2000, dans les films de Rémi Bezançon (*Un heureux événement*), Foenkinos (*La délicatesse*), Pierre Salvadori (*Dans la cour*), Cédric Klapisch (*Ce qui nous lie*). On se souvient de son énergie, de son côté chien fou, malin, enjoué qui trouve toute son expression en l'épicurien Porthos dans *Les trois mousquetaires*, de Martin Bourboulon. Depuis toujours, Pio Marmaï fait du cinéma un immense terrain de jeu. Comme l'attestent des comédies telles que *Santa et Cie*, d'Alain Chabat, *La fracture*, de Catherine Corsini, ou *Daaaaaali !*, de Quentin Dupieux. Avec *L'attachement*, Carine Tardieu le sort de sa zone de confort et l'embarque dans une intimité particulière, à fleur de peau, dans les larmes et la douleur de la perte. On le découvre comme on ne l'avait jamais vu, dévasté par un chagrin immense suite au décès de sa femme en couches alors que son petit garçon sympathise avec la voisine de palier, une cinquantenaire farouchement indépendante (Valeria Bruni Tedeschi, admirable de justesse). Pour ce rôle, Pio Marmaï s'est abandonné totalement et il en est sorti vidé. Il nous raconte.

On n'a pas l'habitude de vous voir dans un tel personnage car incarner Alex, qui vient de perdre sa femme en couches, impose de s'abandonner à la tristesse. Est-ce un état difficile à atteindre, à gérer ?

Je pense que dans ce cas-là, il ne faut pas essayer de conscientiser quoi que ce soit. Le mot « abandon », vous avez raison, est le plus juste dans ce type d'approche. Car je ne pense pas qu'on puisse esquiver les séquences très délicates à jouer dans le film. Avec Carine, on ne voulait pas tomber dans le pathos mais explorer quand même quelque chose d'un peu abandonné. Cela passe par des trucs de fatigue extrême. Carine m'a bien conduit dans ces moments-là, car moi, je ne savais pas trop sur quels curseurs il fallait pousser. En revanche, c'est vrai que ça demande une certaine énergie et à un moment, il n'y en a plus. Je me suis rendu compte qu'au bout de deux mois comme ça, même si je mets beaucoup de distance dans mon travail par rapport à ma vie, j'ai senti que ça m'avait atteint.

C'est la première fois qu'un rôle vous a atteint à ce point ?

Ce n'est pas forcément une direction que j'ai l'habitude de prendre. C'est aussi pour ça que je voulais faire ce film, parce que ça me sort d'une zone de confort et de certaines choses que j'ai l'impression de maîtriser plus ou moins. Ce film, c'est une sorte de tentative. Et c'est assez usant. C'est la première fois qu'on me proposait d'aller aussi loin dans quelque chose de très, très dur.

Est-ce que ça vous a fait peur ?

Non, non, au contraire, c'était très excitant. Mais à un moment, il faut quand même y aller. Avec un scénario très écrit et pas du tout de place pour l'improvisation. La direction de Carine était très rigoureuse. Il fallait exécuter des choses très précises au niveau des déplacements, textes, émotions, et en même temps s'abandonner à des senti-



« Utiliser des béquilles de jeu, je commence à en avoir un peu marre. J'ai besoin d'explorer des choses qui ne me rassurent pas forcément », nous avoue Pio Marmaï, ici avec le jeune César Botti, son fils dans le film. © CINÉART.

ments, à des émotions fortes. Mais moi, je trouve beaucoup de liberté dans la contrainte.

D'autant qu'ici, ce rôle va à l'encontre de votre nature première. Vos partenaires vous décrivent comme quelqu'un de joyeux, d'énergique...

L'un n'empêche pas l'autre. Dans ce film, il fallait se confronter à la violence de cet événement (la mort de ma femme). Pour ça, il ne faut pas avoir peur de s'abandonner. C'est la première fois qu'on me propose d'aller à ce point dans le dévasté. Et il faut le rendre accessible au public. Car la complainte personnelle, tout le monde s'en fout. La méthode de travail avec Carine était très dirigée, très précise, je n'avais plus du tout de repères ou de petites béquilles que je sors quand je ne me sens pas très à l'aise. Ces espèces d'acquis sur lesquels on se repose parfois. Là, il n'en était pas du tout question. Ce fut une sacrée traversée.

Que vous avez vécu en jouant tout le temps sur le fil...

Oui, tout le temps sur le fil. Mais il fallait aussi qu'on ait de l'empathie pour ce mec, que ce soit vivant. Quand on tournait le film, je ne savais pas du tout ce que ça allait donner. Quand j'ai découvert le film, ça m'a beaucoup ému. C'est vraiment un film singulier pour moi. J'avoue, à la fin, j'étais un petit peu vidé. Je compare toujours ça à un réservoir émotionnel qu'on a en stock. J'avais l'impression que le mien, il était vide. C'est normal quand on pleure devant les gens trois fois par semaine pendant dix heures, à un moment, il n'y a plus rien dans le sac.

Vous ramenez cette tristesse à la maison ?

Non, non. Il y a une protection qui s'ins-

talle. En fait, c'était juste en termes d'énergie, ça m'a pompé un jus de fou. Je suis quelqu'un d'assez pudique même si, paradoxalement, je suis toujours en train de hurler et de m'agiter dans tous les sens. Je mets toujours des barrières de protection. C'est normal. Mais là, la frontière intime était ténue. Forcément, il y avait un poids car quand vous rentrez le soir dans votre chambre d'hôtel, vous pensez à la scène du lendemain. Vous avez la mémoire physique et intellectuelle du rôle en vous. Qu'on le veuille ou non.

Si on regarde juste vos derniers films, entre Porthos dans Les trois mousquetaires, Dali chez Quentin Dupieux et Alex dans L'attachement, c'est le grand écart. Là est votre plaisir de ce métier ?

Oui sinon je vais m'ennuyer. Et ennuyer le public. Cela fait 17-18 ans que je fais ce métier et c'est important de trouver du renouvellement et du plaisir. Utiliser des béquilles de jeu, je commence à en avoir un peu marre. J'ai besoin d'explorer des choses qui ne me rassurent pas forcément, des choses où je ne dis pas que c'est acquis. J'ai envie de faire des choses qui m'excitent avec des cinéastes qui ont des propositions singulières. Je vais faire peut-être moins dans les années à venir, mais c'est ça qui me convient le plus.

Vous dites souvent « non » ?

Tout le temps ! On construit une carrière sur des refus. Cela ne veut pas dire que je méprise les gens qui me proposent des films, c'est juste qu'à un moment, il faut choisir. Faire un ou deux films par an, c'est bien.

L'attachement amorce-t-il un virage dans votre parcours ?

Je pense que c'est plus le fait d'avoir 40 ans qui m'a mis dans le virage ! Ça

m'a mis un petit coup ! Houuu, l'été dernier, ça m'a fait un peu étrange. C'est normal, c'est le bilan, la dizaine. Avec l'âge, je prends des directions autres, on me propose des rôles plus épais, plus étoffés. Aujourd'hui, on me demande plus de faire mon travail, et moins de montrer ma tronche et que ça suffirait. C'est pas mon métier, ça. Il faut que j'explore des trucs.

Avez-vous une approche du jeu personnelle ?

Je reste convaincu qu'un film se fabrique avec les partenaires. J'aurais beau m'inventer ce que je veux dans ma douche le matin en me disant « Ah ça y est, putain c'est ça, je l'ai, je le vis », si je ne joue pas avec l'autre et que je suis obnubilé par le passif et l'actif du personnage, on va complètement passer à côté.

Quel regard portez-vous sur ce portrait de femme farouchement indépendante qu'incarne Valeria Bruni Tedeschi ?

C'est un personnage qui, après coup, m'a fait penser à ma mère, parce que ma mère a toujours été tellement indépendante et dans un féminisme hyper tendu, en tout cas d'insoumission totale vis-à-vis d'une forme d'autorité. Quand j'y pense aujourd'hui, avec le recul, cela y fait écho. Dans son mode de fonctionnement, dans son regard sur le monde. Comme ça a trait à ma mère, j'ai beaucoup d'affection et d'admiration pour cette trajectoire de vie.

Pour vous, l'attachement, c'est quoi ?

C'est de l'ordre du sentiment profond, mais qui n'a pas trait à la nature de désir physique. C'est comme une sorte de lame de fond qui avance, qui est peut-être plus large, plus solide, moins sujette à l'effondrement. L'attachement est quelque chose qui naît, c'est un truc en mouvement.

C'est la première fois qu'on me propose d'aller à ce point dans le dévasté. C'est assez usant

”